

Appeler un chat un chat

par Christiane Teasdale

pour P.S.

Le portail de l'immeuble derrière lui s'ouvrait sur une cour intérieure. Par-delà la grille qui en interdisait l'accès, on apercevait une fontaine de pierre saumon tapissée d'un délicat treillis de lierre encore tendre, et devant, écarquillés avec un étonnement qui ne pouvait qu'être feint, de grands yeux oranges, trois lys pour être plus précis, fixant chacun depuis son pot les passants, dont la plupart ne leur rendaient pas leur regard. Ces gens-là avaient accroché leur existence à une sorte de but et n'auraient pas ralenti l'allure pour un pot de fleurs.

Était-il sorti de cette demeure patricienne ? Y vivait-il ? Allongé nonchalamment en travers du trottoir de pierre grise, s'en croyait-il le propriétaire ? Il était clair qu'il n'avait pas l'intention de s'écarter pour céder le passage à un quidam. Si l'on souhaitait poursuivre son chemin, il fallait l'enjamber, ce que faisaient comme de juste et avec indifférence les autres passants en route vers leur objectif. Lui n'était nullement incommodé par ce grouillement de pieds et de jambes. Du moment qu'on ne le touchait pas. Tranquille, sûr de son droit, il goûtait paisiblement contre son flanc la chaleur de la pierre brûlée par le soleil, tandis que les voitures filant dans la rue faisaient tressaillir, mais faiblement, les siècles d'histoire ensevelis sous les pavés couleur de charbon, polis et lisses comme des galets.

Pour des raisons que je ne me souciais pas de comprendre...

— C'est trop long, tu fais des phrases.

— Je te raconte une histoire, alors je fais des détours. C'est normal. Nous ne sommes pas si pressées.

Je ne pouvais donc me résoudre à l'enjamber, mais il était tout aussi certain que je ne pouvais passer là le reste de la journée. Changer de trottoir était une solution trop simple pour être prise au sérieux. J'hésitais entre deux partis quand il y en avait sûrement un troisième.

— On peut dire que tu es compliquée.

— Pour me donner une contenance, j'examinai les murs du *palazzo*. Je me rappelais que quelqu'un de célèbre s'était gaussé des façades mal tenues de Rome, Byron peut-être. Il avait eu tort. Sur celle-ci, des plaques de crépi rose s'étaient détachées, dénudant un crépi d'une autre teinte, moins vive, et par endroits, un autre encore émergeait, plus ancien et presque gris, comme une arrière-pensée. Ce n'était pas l'envie qui manquait d'en tirer une sorte de conclusion, d'ajouter au moins les quelques mots définitifs et si possible nobles que semblait exiger le voisinage de Byron, mais rien ne me venait pour expliquer pourquoi il avait eu tort. Il y eut bien comme un élan qu'il était facile de prendre pour une pensée profonde tant cela semblait venir de loin, tant cela voulait impérieusement se faire entendre tout en restant modestement à l'orée des mots, mais une fois traîné en pleine lumière, ce n'était qu'une émotion muette et à vrai dire obscure...

— Ça, ça t'arrive souvent... Mais lui ?

— Il avait tout son temps, n'ayant pas de programme précis ni l'obligation de gagner sa pitance. Il s'étirait voluptueusement, bâillait avec application, m'effleurait de son œil de chat qui paraissait indifférent, et puis soudain, il posa doucement sa joue contre la pierre et se mit à me dévisager. Une sorte de malaise

s'installa. Forcément. On est toujours coupable de quelque chose...

— Juste parce qu'un chat te regarde ? C'est ridicule. Gageons que ç'avait plutôt à voir avec Patrizio...

— C'est vrai que nous avons passé une partie de la nuit à parler. Beaucoup trop. Je n'en ai pas l'habitude.

— Vous aviez parlé de moi!

— Toujours toi... Non, nous avons parlé d'un tas de choses, de notre enfance...

— Ah ! Tu vois !

— ...Il m'avait parlé de son père... Je continue mon histoire. Quelque chose pesait, comme une menace ou un danger, mais je n'avais pas envie de savoir tout de suite de quoi il s'agissait...

— Je parie que c'était juste un souvenir et que tu en fais une histoire.

— Tu veux que je m'arrête?

— C'était censé être une histoire d'animaux!

— Attends, tu verras. Quelque chose risquait donc d'affleurer ou de jaillir d'on ne savait où, mais peut-être bien de moi-même, ce qui n'avait rien de rassurant, il était prudent d'en finir. Je rebroussai chemin. De toute façon, les persiennes des fenêtres de Patrizio étaient fermées. Il devait être sorti, lui aussi, sans destination précise.

— J'aimerais bien entendre tout de suite son truc à lui, le truc sur les animaux, tu sais, au Colisée.

— Je ne me rappelle pas très bien les paroles exactes. Je sais que c'était une inscription qu'il avait lue au plafond d'une salle de l'Université de Rome...

— Vous aviez croisé un homme en costume de gladiateur, le glaive à la main. Il portait une énorme plume blanche plantée dans son casque, son armure rougeoyait au soleil. Sa journée de travail était termi-

née, et il y avait un petit homme ironique qui criait à la ronde de rentrer les voiles, on fermait pour la nuit...

— C'est moi qui raconte.

Mes pas, rapides au début puis plus mesurés, me menèrent vers le Tibre, à l'endroit où il fait un coude avant de filer droit vers le château Saint-Ange.

— Pour quoi faire ?

— J'ai ma manière à moi de trouver une réponse aux questions compliquées : je confie le problème à mon esprit et lui fixe un délai, une heure de tombée, pour ainsi dire, et en général, un lieu. Il doit faire le travail seul, dans l'ombre, tandis que je m'occupe d'autre chose. Le rendez-vous avait été tacitement fixé sur la terrasse du château Saint-Ange.

Je contemplai, soupçonneuse, la masse trapue de la forteresse qui se dressait de l'autre côté du Tibre. Je l'avais souvent examinée avec méfiance, mais n'y avais jamais mis les pieds. L'étrangeté de sa forme m'effrayait. Je suis sans doute beaucoup trop impressionnable...

— Comme moi, alors...

— Inquiétante, sournoise, sinistre, hostile, les épithètes accouraient, pavoisaient. Je jetai d'abord un coup d'œil du côté de la muraille qui, telle un bras tendu, relie le château à Saint-Pierre, « le petit passage », jadis emprunté à la belle épouvante par les papes assiégés. Puis je me décidai à entrer.

Une mousse vert pomme court dans les blocs de péperin. C'est une roche très poreuse, volcanique, qui s'effrite facilement. Des touffes d'herbe y poussent à leur guise. Un tuf, en d'autres termes.

— Tuf ? C'est amusant... Tuffff.

— « Tuf », soufflai-je à mon esprit, avec cette note attachée : « À méditer, à cause de l'analogie possible avec l'essence de l'être ». Puis je m'engageai dans

le tunnel hélicoïdal. En fait, j'avais présumé de mes forces. Je suffoquai, doutai d'en ressortir vivante...

— Ça ne m'étonne pas du tout.

— Des légendes me revenaient en mémoire.

— Raconte!

— Oh, des gens emmurés vifs, tombés dans des chausse-trappes où ils se trouvent sans doute encore, oubliés là depuis des siècles. Je me mis à songer au poids des blocs de péperin et de travertin, des bastions et des mâchicoulis et il me fallut sortir précipitamment à l'air libre.

J'eus l'idée de faire le circuit à l'envers, à ciel ouvert, en gagnant par l'extérieur la galerie transversale. Pendant mon escalade, je sus que le travail de l'esprit aboutissait, j'en sentis peut-être la chaleur ou le rayonnement. À l'arrière-plan, des images prenaient forme. Je ne les voyais pas, bien sûr, pas encore, je les supposais ou peut-être que leurs ombres m'effleuraient. En somme, on se démenait, on n'était pas là à flemmarder. On était en train d'analyser, on se concertait, on discutait en séances plénières, poliment, personne ne cherchait à dominer l'assemblée et les messages allaient et venaient à une rapidité telle que je n'aurais pu les lire. Je croyais même percevoir un murmure confus mais cela paraît exagéré. Pour l'heure, ce qui remuait à l'intérieur demeurait opaque, et pourquoi pas, je n'étais pas pressée.

— Tout ce remue-ménage pour un souvenir.

— Je te décris ce qui se passe dans une tête.

Plus d'une fois je m'arrêtai pour admirer la lumière opale sur le Tibre et retarder le moment d'arriver en haut.

C'est avec indifférence que je traversai la cour d'honneur, avec appréhension que je grimpai à pas lents l'escalier étroit qui mène à la terrasse ce jour-là

inondée de soleil, car, je le savais, la réponse m'attendait en haut.

— Et alors ? Était-ce une sorte de charade ?

— Une image : un seau, peut-être blanc ou gris, et un bâton, c'est tout. On me présentait les choses avec concision. Un seau blanc ou gris et un bâton posés sur l'asphalte que l'on sentait brûlant sous les semelles des sandales...

— Rouges!

— Oui, rouges. Le reste, pressenti dans l'ombre, allait de soi.

Me fallait-il reprendre *du début*? La chaude matinée d'été, le chant des cigales pinçant sur leur monocorde un air cinglant? On eût dit un sarcasme, collectif, repris en chœur, assourdissant. Et lui, là-bas, l'air absorbé par sa tâche, accroupi devant le seau blanc ou gris.

Dans la lumière aveuglante qui étreignait les paupières, elle s'avavançait, mais rien ne pressait. Elle avait ses lieux, elle en faisait le tour, un à un. D'abord « le petit côté », entre les deux maisons, où une brise parfumée caressait la peau nue des bras et des jambes. L'herbe y était haute, plus verte et plus fraîche qu'ailleurs, sur les talus, par exemple, où elle jaunissait et durcissait et devenait aussi rude qu'un menton mal rasé. Celle du petit côté était douce et accueillante, on y faisait glisser ses pieds nus, on s'y roulait parfois, jamais elle ne vous picotait, elle était toujours à l'ombre, et traversée par un sentier de dalles roses et jaunes. Il y avait d'autres cachettes. Le coin des pivoines, dont elle effleurait chaque jour les crinolines roses ou blanches, le coin des framboises qu'elle ne savait prendre encore sans les écraser entre ses doigts, le coin des lys où il n'y avait rien d'autre à faire que de s'asseoir sur une grosse pierre entre les gerbes pour observer la vie dans

l'herbe et réfléchir et se demander si en marchant on écrase des fourmis, si la fourrure des abeilles et des taons ne tient pas un peu trop chaud, l'été, si les insectes la nuit sont plus prudents, plus méfiants. Et puis enfin la « tour de guet », le muret qui prolongeait la façade de la maison côté sud, d'où on avait une vue globale sur les événements de la rue.

Tu es bien silencieuse...

— Qu'est-ce qu'il faisait, accroupi devant cet objet qui ressemblait à un seau ?

— J'y arrive. Elle s'avança dans la lumière aveuglante et maintenant elle voyait : dans le seau rempli d'eau posé devant lui, il y avait un chat. L'enfant avait peut-être quatre ans, elle savait dire : « Qu'est-ce que tu fais? », et savait peut-être déjà maîtriser le tremblement de sa voix. Déjà stratège, peut-être, ou lui en prête-t-on un peu trop, elle savait ménager ses effets, ne pas prendre un ton accusateur qui eût signé l'arrêt de mort du chat et peut-être aussi le sien (mais cela, l'a-t-elle vraiment pensé, même confusément?). D'instinct (ou lui en prête-t-on un peu trop?) elle savait déjà tenter de fléchir l'agresseur en le ménageant. « Qu'est-ce que tu fais », répéta-t-elle, doucement, en vain. Il portait une chemise blanche, sa nuque était rougie par le soleil.

N'était-il pas suffisant qu'il y ait un témoin pour qu'il revienne à lui? Non. Les deux s'affrontaient, féroce, l'homme pour réussir à enlever la vie, le chat pour survivre. La vie s'entêtait rageusement dans cet animal affolé, dans ces deux pattes cramponnées au bâton qui le noyait. Des griffes blanches surgissaient du pelage noir, s'allongeaient vers la main qui s'affairait à le noyer, l'atteignaient presque — la main se retirait d'un geste vif, mais sans lâcher le bâton, elle s'agitait davantage, stimulée par la peur ou la rage. Folle ronde à deux qui eût pu n'être qu'un jeu, sauf

que le partenaire qu'étreignait le chat, les yeux plongés dans ceux de son agresseur, était le bâton qui le noyait. La bête tourbillonna encore un peu, puis brusquement lâcha prise et sombra au fond du seau. Une chose ve-lue et lourde au fond d'un seau. L'homme apaisé ins-pira profondément. Il avait gagné. Son corps se redres-sa, il s'empara du grand sac posé non loin du seau, car il avait tout prévu, et y jeta le chat. Ses pas lents le me-nèrent vers « le petit côté » où il déposa son paquet dans l'herbe douce, contre le mur. Sa besogne achevée, il put passer à autre chose, se mit à remuer des outils sur un établi.

L'enfant n'était pas restée là à attendre que le chat sorte du sac. Il faisait le mort en attendant que le danger s'éloigne, croyait-elle...

— Il n'était pas mort pour de vrai! C'était une ruse!

— ...Elle ne resterait pas là à l'attendre, mais l'autre, celle qui quelques instants auparavant était fi-gée là, derrière l'homme accroupi qui noyait le chat, cette autre, c'est tout à fait extraordinaire, était encore là trente ans plus tard, et les mots de Patrizio lui arri-vèrent tout naturellement : « Dans la salle de physique de l'Université de Rome, avait-il dit d'une voix qui semblait s'enchanter elle-même de ce qu'elle allait dé-voiler, il y a une inscription, au plafond, une phrase de Leonardo da Vinci qui dit à peu près ceci : L'homme pourra se considérer comme un être civilisé lorsque tuer un animal sera considéré comme un assassinat ». Il avait prononcé cette phrase lentement, avec douceur, presque dans un murmure, non pas comme une sen-tence, encore moins comme une prophétie. Plutôt comme si c'eût été la conclusion apaisante d'un conte pour enfants.